



**HAL**  
open science

## **Des noces éblouissantes. Ethnographie historique d'un mariage rom à Paris en 1939**

Ilсен About, Adèle Sutre

### ► **To cite this version:**

Ilсен About, Adèle Sutre. Des noces éblouissantes. Ethnographie historique d'un mariage rom à Paris en 1939. *Etudes Tsiganes*, 2023, 74, pp.30-59. <hal-04333135>

**HAL Id: hal-04333135**

**<https://hal.science/hal-04333135v1>**

Submitted on 11 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

## **Des noces éblouissantes.**

### **Ethnographie historique d'un mariage rom à Paris en 1939.**

Ilse About

Adèle Sutre

« Venus du Cap à Paris, il y a quelques mois, le fils d'un diamantaire, John Schmidt [appelé en réalité Smith], 19 ans, rencontra par hasard, en se promenant, Valentine Valdès, une gitane de 17 ans, dont les parents sont chaudronniers. Il l'a épousé ce matin suivant le rite gitan. Sur la zone, du XVIII<sup>e</sup> [arrondissement de Paris], une cérémonie extraordinaire s'est déroulée en plein air ; les noces se poursuivront durant deux jours. Puis les jeunes époux regagneront l'Afrique du Sud... en passant par Stockholm et Venise : voyage de noce digne de ces errants perpétuels que sont les Romani. Ajoutons que M. Schmidt a acheté sa femme 84.000 francs. Voici le père du marié remettant à sa Bru un collier de pièces d'or. »<sup>1</sup>

L'image qui accompagne cet extrait d'un article, paru dans le quotidien *Paris-Soir*, le 2 février 1939, montre la jeune mariée qui regarde l'objectif du photographe. Elle porte autour du cou un large collier auquel sont suspendues des pièces examinées par un homme plus âgé. La scène se passe donc en février 1939, sur un terrain situé aux abords de Paris, Porte de Clignancourt, à Saint-Ouen, dans la *zone* où se dressaient les anciennes fortifications. La position géographique de ce mariage n'est pas anodine. Les friches urbaines, situées dans les communes périphériques comme Saint-Ouen, Aubervilliers, Pantin ou encore Montreuil, sont alors des espaces privilégiés d'implantation de nombreux collectifs rom, gitans, manouches sinté, yéniches et forains depuis au moins la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Au cours du

---

<sup>1</sup> « Ce matin, sur la zone, un diamantaire du Cap a épousé la fille d'un Romani suivant le rite gitan », *Paris-Soir*, 2 février 1939.

<sup>2</sup> Voir James Cannon, *The Paris Zone: A Cultural History, 1840-1944*, Burlington, Ashgate, 2015 ; Ilse About, « La société des Manouches de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle. Autour de quelques explorations ethnographiques de Paul Bataillard », *Ethnologie française*, vol. 48, n° 4, 2018, p. 673-686.

20<sup>e</sup> siècle, Paris et sa région constituent ainsi un des nombreux points de rencontres où s'organisent et se réalisent des alliances matrimoniales<sup>3</sup>.

La jeune *gitane* présentée comme espagnole se prénomme Valentina Rodriguez Francisco ou Valdes, selon les sources. Le marié serait originaire d'Afrique du Sud : « Papa Smith a stupéfié les Tsiganes français en exhibant la richesse qu'il avait acquise en diamants lors de ses pérégrinations dans le pays des diamants d'Afrique du Sud »<sup>4</sup>. Des familles arrivent du monde entier pour assister à la fête. Le *Journal of the Gypsy Lore Society* consacre un court article à l'arrivée du frère du marié, prénommé Michel, en provenance de New York :

« Journalistes et "cinéastes" parisiens avaient suivi cette pittoresque cérémonie, et la belle Carmen avait eu son heure de célébrité dans les actualités de la capitale. »<sup>5</sup>

Le mariage est en première page de journaux français comme *Le Petit Parisien*, *Le Matin* ou *Paris-Soir* et la nouvelle de ce mariage présenté comme hors norme circule jusqu'en Australie et aux États-Unis<sup>6</sup>. Le magazine illustré *Vu* consacre plusieurs pages à l'événement et annonce, en couverture, « Un millionnaire épouse une gitane cotée 80 000 francs » :

« Ses mains sont noires. Et pourtant que d'éclats ! Cinq bagues pour le moins à chaque main. Des diamants énormes, jetant mille feux, des *vrais* ! Une enseigne, pour ainsi

---

<sup>3</sup> Voir la mention d'implantations variées dans ces communes qui apparaissent au gré d'articles dans la presse, par exemple : Serge, « Sous la tente des danseuses gitanes dans le cloaque de Saint-Ouen. Où l'on se croit transporté dans les Carpathes, les steppes ou les sierras », *Comœdia*, 8 février 1932 ; « Les gitanes trop habiles sont retrouvées à Saint-Denis », *Le Petit journal*, 31 mai 1936 ; « La ceinture hideuse du grand Paris. Un campement de romanichels à Saint-Ouen », *Le Matin*, 8 août 1940.

<sup>4</sup> « Gypsy Rites Bring Trouble », *Arizona Republic*, 7 mai 1939.

<sup>5</sup> B. Haberer, « Rencontre avec des Romanichels à Paris en 1939 », *Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. 29, n° 1-2, 1950, p. 74-75.

<sup>6</sup> « Holidaying Recently In France John Smith, A 19 Year Old South African Mining Engineer, Found His Way To The Gypsy Encampment On Waste Land North Of Paris », *Cairns Post*, 29 avril 1939 ; « A Broken Romance. Miner and Gypsy Bride », *Geraldton Guardian and Express*, 2 mai 1939 ; « Johannesburg Gold Miner », *Albany Advertiser*, 4 mai 1939 ; « Johannesburg Gold Miner's Gypsy Bride Gaoled », *The Gippsland Times*, 4 mai 1939 ; « French Law Keeps \$2.500 Bride at her Home », *The Portsmouth Herald*, 12 mai 1939 ; « French Law Puts Crimps in Honeymoon », *The Ogden Standard-Examiner*, 23 mai 1939.

dire. John est diamantaire au Cap. Il a même fait des études d'ingénieur. Il est riche. Très riche. Il ne tiendrait qu'à lui d'être un "monsieur". Mais ce serait renier la race. John Schmidt reste un tzigane. »<sup>7</sup>

Journalistes et photographes se pressent aux abords du terrain aménagé pour le mariage et racontent sensiblement la même histoire, d'un article à l'autre, celle des noces fastueuses et publiques de Valentina Valdès et John Schmidt. Les dimensions internationales de cette alliance sont mises en avant et les noms de pays lointains sont égrenés pour souligner son caractère transnational. Les termes gitan, sinté, rom, tzigane reviennent avec constance et traduisent une prise de conscience des différences qui traversent le monde des Rom. Le « prix de la mariée » est invariablement évoqué pour souligner le faste d'une cérémonie hors norme, ainsi que la richesse et la noblesse des deux parties. Les bijoux, le déroulé de la fête, les tables chargées de plats et les convives venus du monde entier captivent l'attention et sont longuement commentés. Plusieurs photographes travaillant pour des agences de presse, dont Denise Bellon et Roger Schall, réalisent de longues séries de clichés qui circulent rapidement dans les répertoires d'images des agences puis dans les journaux de France, d'Europe et du monde. Des photographies de ce mariage sont utilisées des années plus tard pour illustrer « le monde des Tsiganes » mais perdent toute relation avec les circonstances de cette fête : elles se transforment en icônes intemporelles et déconnectées, privées de sens et réduites à des stéréotypes.

Faire l'histoire de cette fête et de ces noces *éblouissantes* revient à interroger tous les termes d'un mariage qui présente à la fois de nombreux faux-semblants et qui étourdissent les observateurs. Une reconstitution précise de l'événement est possible grâce aux nombreux documents écrits et visuels produits par des journalistes et des photographes. Ces matériaux offrent un haut niveau de détail qui permet de décrire les lieux, le banquet, la position des acteurs, à la fois face aux invités et au public extérieur. Il est dès lors possible d'analyser les composantes de cette fête « chez les Rom », orchestrée, chorégraphiée, mise en scène et destinée aux yeux de tous. Mais ce spectacle interroge aussi le motif de cette fête et son sens pour les acteurs rom au premier plan de l'événement. Dès lors, cette perspective suppose de

---

<sup>7</sup> Jean Manzon (photographies), Pierre Mariel (textes), « À Paris, sur la zone, un millionnaire épouse une Gitane cotée 80.000 francs », *Vu*, n° 569, 8 février 1939, p. 165-169.

passer, autant que possible, de l'autre côté de ce miroir *éblouissant* dressé pour l'occasion. Les témoignages latéraux, produits par des observateurs rom, comme Matéo Maximoff, permettent en effet de constater que le récit offert aux journalistes s'éloigne sensiblement d'une autre narration de ce mariage qui correspond à un moment particulier de stratégies matrimoniales au long cours, inscrites à l'échelle du globe. C'est aussi un moment de mise en scène de soi pensée comme un *capital* ou une ressource : ressource financière, car le spectacle est monnayé, mais aussi ressource spatiale pour négocier sa présence sur un territoire.

Trois dimensions de ce mariage se dégagent donc de l'entrecroisement des récits et des images : il s'agit d'abord d'une alliance conventionnelle et habituelle entre deux familles autour des mariés. Ensuite, cette alliance constitue le point de croisement de diverses plaques des mondes rom de l'entre-deux-guerres, des Rom, des Sinté et des Gitans étant présents lors de cet événement. Enfin, l'hypermédiatisation de la fête et de ses suites éclaire, au-delà de l'événement lui-même, des façons particulières de se mettre en scène qui renseignent sur des façons de faire et de négocier une *présence au monde*.

Suivant une démarche à la fois ethnographique et historique, cet article s'intéresse aux traductions exogènes de cet événement et aux captations multiples (écrites et visuelles) qui entourent les noces. Une relecture de ces matériaux permet de les relier aux documents administratifs concernant les acteurs en présence et aux témoignages latéraux, notamment celui de Matéo Maximoff, afin de décrypter les conditions de ce mariage au prisme des réseaux de contact des collectifs rom en Europe et hors d'Europe dans les années 1930. L'alliance entre la famille d'une gitane présentée comme espagnole de Paris et celle d'un rom sud-africain interroge en effet le jeu croisé des stratégies matrimoniales et des circulations transcontinentales. Il s'agira ainsi, dans un premier temps, d'exposer et de traduire les fastes d'un mariage et son échec, programmé et orchestré. Dans un second temps, l'analyse des stratégies de présentation de soi adoptées et transformées à l'aune de la presse de masse permet de questionner les dynamiques singulières d'un mariage rom dans le contexte des nouveaux enjeux de la circulation internationale, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Enfin, ces noces *éblouissantes* qui aveuglent les observateurs et leur donnent l'illusion d'un événement exceptionnel et unique, seront inscrites dans une histoire longue de mariages spectaculaires à travers le monde qui témoignent de stratégies éprouvées et réitérées de la part de certains collectifs rom en vue de transformer le « mariage tsigane » en spectacle.

## Les ors et les lumières d'un mariage

Ces noces donnent lieu à une incroyable production d'articles de presse et de photographies. Le véritable événement semble ainsi davantage la production de cet immense corpus documentaire que le mariage lui-même. C'est le regard que posent les observateurs sur cette fête qui constitue l'événement public et qui déploie sa triple temporalité : l'occurrence physique des faits ; leur observation directe ; leur mise en récit et en images.

Denise Bellon (1902-1999) réalise une série de 49 vues qui portent sur le temps de préparation du dîner et semblent couvrir quelques heures de présence sur le terrain ou même un temps plus court encore. Proche du mouvement surréaliste et inspiré par le courant de l'humanisme politique, elle se forme à la photographie dans les années 1930 et participe à la création de l'agence Alliance-Photo<sup>8</sup>. Elle est alors l'une des rares femmes qui exerce le métier de reporter photographe en France. La série qu'elle réalise en février 1939 documente la préparation de la fête et la situation du terrain avant les célébrations. Plusieurs vues montrent très clairement la façade d'un immeuble portant l'inscription « A Picolo », du nom d'un bistrot qui existait au moins depuis 1926, comme en témoigne une lithographie de Serge-Henri Moreau (1892-1963) parue à cette date<sup>9</sup>. Ce petit bâtiment de deux étages était situé à l'entrée du marché aux puces de Saint-Ouen. Denise Bellon organise plusieurs séances de pose avec la mariée en habit de fête ou en robe blanche, son futur beau-père qui examine les pièces de son collier, le marié, des jeunes femmes qui posent devant la photographe. Plusieurs séries documentent les à-côtés de la fête, l'orchestre à peine installé ou la préparation des plats, la découpe et la salaison des viandes.

---

<sup>8</sup> Sur Denise Bellon, voir Éric Le Roy, *Denise Bellon*, Paris, La Martinière, 2004 ; Yannick Bellon, Éric Le Roy, *Denise Bellon à Vérot-Dodat*, Paris, Les Films de l'équinoxe, 2003 ; René Piniès (dir.), *Au gîte du regard. Denise Bellon – Joë Bousquet*, Carcassonne, Centre Joë Bousquet et son temps, 2003 ; Denise Bellon (photographies), Henry Miller (textes), *Mejores no hay! Un voyage en Espagne*, Le Bouscat, Finitude, 2012. Voir Denise Bellon, *Janvier 1939. Porte de Clignancourt*, série de 49 contacts argentiques, 6 × 6 cm, série de 16 tirages argentiques, 24 × 18 cm, Collection des Films de l'Équinoxe, Archives de Denise Bellon ; Denise Bellon, *Janvier 1939. Porte de Clignancourt*, série de 16 tirages argentiques, divers formats, Bibliothèque historique de la Ville de Paris, collection Denise Bellon, Album 4° 249.

<sup>9</sup> Serge-Henri Moreau (Lithographies), André Warnod (Textes), *Les Fortifs. Promenades sur les anciennes fortifications et la zone*, Paris, Éditions de l'Épi, 1926.

Le reportage réalisé par Roger Schall (1904-1995) semble légèrement postérieur à celui de Denise Bellon et couvre une nouvelle étape du mariage. Considéré comme un précurseur de la photographie humaniste et sociale, Schall se forme à la photographie à Paris au cours des années 1920 et ouvre un studio à Montmartre, avec son frère Raymond, en 1931. Ils vendent leurs images à de très nombreux magazines en France, comme *Vu*, *L'illustration*, *Match*, *Vogue Paris*, mais aussi à l'étranger. À travers plus de 50 vues, Schall rend compte des noces qui se déroulent sous l'œil d'un public nombreux, extérieur à la noce, et de policiers en uniforme qui, sur une image, ont créé un cordon pour empêcher la foule de passer. Les vues exposent le déroulement des célébrations de manière détaillée : la cuisson des plats, la longue table couverte de plats et de bouteilles, les convives qui dansent, les invités attablés. En une après-midi et une soirée, le photographe saisit les rencontres entre les deux familles, la mariée en robe blanche et la fête qui célèbre l'alliance entre les deux époux. Au milieu des célébrations, le photographe saisit les danses de la mariée, le vin versé dans les verres, la table des enfants, le père du marié qui accroche un billet de 100 pounds sud-africains à sa veste et l'embrasse. Face au photographe, une série de portraits de divers groupes montre la mariée portant un bouquet, les deux familles réunies puis les danses qui se poursuivent dans la nuit. Les reportages de Roger Schall paraissent dans de nombreux journaux illustrés en Italie, en Belgique et aux Pays-Bas<sup>10</sup>.

Un autre photographe, Jean Manzon (1915-1990), réalise une série photographique au cœur de la fête qui paraît dans le magazine *Vu*<sup>11</sup>. Manzon débute sa carrière de photojournaliste pour *Paris-Soir*, *Match* et d'autres journaux français à grand tirage. Il s'installe au Brésil en 1940 et se trouve être l'un des pionniers du photojournalisme moderne au Brésil dans l'après-guerre. Son reportage est au plus près des visages et des gestes des différents acteurs : lorsque le père du marié examine des bagues ornées apparemment de diamants, lorsque Valentina se poudre le visage, lorsque des zoniers s'élèvent au-dessus d'une

---

<sup>10</sup> Voir Roger Schall, *Janvier 1939. Porte de Clignancourt*, série de 55 contacts argentiques, 6 × 6 cm, Archives Roger Schall. Les archives conservent plusieurs articles illustrés dont certains ne sont pas référencés : « Va sposa una zingara », *La Lettura*, vol. 39, n° 4, Avril 1941, p. 332-338 ; « L'Amour est enfant de Bohême. Un mariage dans le grand monde tzigane », *Le Soir illustré*, 1939 [date précise et numéro non identifié] ; Van Havensberg, « Zigeunerleven », s.t. [titre non identifié], 1939

<sup>11</sup> Jean Manzon (photographies), Pierre Mariel (textes), « À Paris, sur la zone... », *op. cit.*

palissade pour admirer le faste de la fête, lorsque les convives s'enivrent (ou prétendent s'enivrer) devant le photographe, justifiant les commentaires qui évoquent les prétendus débordements de la fête : « les bouteilles se sont succédées à une cadence accélérée. Sous la tente, la gaîté devient orgie... Tout à l'heure, à propos d'un vol, une bagarre éclatera »<sup>12</sup>. Au détour du texte, l'impression d'une exploration inédite dans un monde mystérieux à la découverte de « ce que nul étranger ne vit jamais », comme le dit l'article, se fissure : lorsque la légende d'une image indique que « les deux demoiselles d'honneur de Valentina sont bien connues à Montparnasse et à Montmartre, où elles disent la bonne aventure », l'effet d'une mise en scène éprouvée, destinée à des visiteurs en quête de sensations fortes et jouée par des actrices et des acteurs expérimentés, se fait jour<sup>13</sup>.

Il semble que l'exposition de soi et la prestation des modèles ne se soient pas limitées aux seuls espaces de la noce en tant que telle. Une longue série de 130 photographies prises dans un atelier par le photographe André Zucca (1897-1973) traduit le prolongement d'une activité rémunératrice et la pratique maîtrisée du travail face aux photographes. Dans l'entre-deux-guerres, Zucca est un photoreporter particulièrement actif qui réalise de nombreux reportages à l'étranger, aux côtés de Joseph Kessel, et qui travaille pour de multiples journaux comme *Paris-Soir*, *Match* ou *L'Illustration*<sup>14</sup>. Les conditions dans lesquelles il rencontre les participantes des noces ne sont pas connues mais il ne fait pas de doute que de longues séances de pose précèdent ou succèdent la fête du mariage ou ont pu même être organisées durant les journées de célébration, lors d'une séance planifiée. Zucca réalise une douzaine de planches réunissant entre 4 et 12 contacts destinés aux journaux avec lesquels il travaillait<sup>15</sup>. Il intitule ses planches par le titre générique d'*Études gitanes*. Valentina et plusieurs autres femmes présentes lors du mariage se présentent devant le photographe et se produisent à la demande du photographe. La jeune femme séductrice et souriante, mystérieuse ou espiègle, avec ou sans une cigarette, le visage à demi dissimulé sous un voile, une fleur attachée aux

---

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Durant la guerre, Zucca travaille pour le journal de propagande *Signal* et est connu pour ses photographies en couleur de Paris sous l'Occupation. Voir Jean Baronnet, *Les Parisiens sous l'Occupation. Photographies en couleurs d'André Zucca*, Paris, Gallimard, 2008.

<sup>15</sup> André Zucca, *Études gitanes*, 1939, 130 contacts argentiques, 6 × 6 cm, Bibliothèque historique de la Ville de Paris, Collection André Zucca, 4-EPF-001-06.

cheveux, l'exercice artificiel d'une lecture des cartes, l'enfant en train d'allaiter, toutes ces poses parcourent les figurations traditionnelles et stéréotypées de la Gitane.

Les figurations photographiques du mariage exposent à la fois une célébration présentée comme extraordinaire et digne d'intérêt, susceptible d'être diffusée à travers la presse et les magazines illustrés. Les journaux et les agences de presse envoient reporters et photographes pour couvrir l'événement qui constitue apparemment l'actualité du moment. Mais la réalité semble bien différente : c'est finalement la concentration de journalistes, de photographes et du public présent qui produit l'événement proposé à leur curiosité, contre rémunération, et les noces ne semblent former qu'un simulacre destiné aux gadjé. La concentration en une journée et en une soirée de toutes les étapes d'un mariage rom révèle le spectacle à l'œuvre : pour reprendre les termes de l'étude de Patrick Williams, qui décrivait un mariage chez des Rom kalderash au tournant de 1970, la rencontre des deux familles, la présentation des deux époux, les transactions secrètes et publiques, la consommation du mariage, les célébrations qui s'en suivent, tous ces moments se trouvent condensés en moins d'une journée<sup>16</sup>. Ce simulacre de mariage et sa promotion publique, aux yeux de tous, participent d'une mise en scène éprouvée dont la description éclaire les dynamiques à l'œuvre.

### **De l'autre côté du miroir**

Faire l'histoire de cette fête implique de passer de l'autre côté du miroir *éblouissant* dressé pour l'occasion. Pour cela, le récit des journalistes et l'essaim d'images formé autour de l'événement gagnent à être croisés avec d'autres témoignages, produits notamment par des observateurs rom. L'écrivain Matéo Maximoff, dans son ouvrage *Dites-le avec des pleurs*, évoque le mariage de Valentina et John Smith auquel sa famille a participé, ainsi qu'en attestent plusieurs photographies sur lesquelles on peut identifier sa grand-mère, Alexandra Ivanoff, épouse Maximoff dite « Lutka », et plusieurs de ses tantes. Son récit apporte un éclairage sur ce mariage et, notamment, sur ce qui se joue dans le cadre de stratégies matrimoniales inscrites à l'échelle du globe :

---

<sup>16</sup> Patrick Williams, *Mariage Tsigane. Une cérémonie de fiançailles chez les Rom de Paris*, Paris, L'Harmattan, 1984.

« (...) Ces Roms d'Amérique n'étaient pas seulement venus en visiteurs. Ils avaient besoin de femmes pour leurs fils. Étant tous issus de la même tribu, les Kalderash, ils avaient pensé qu'en venant en Europe, surtout en France, ils pourraient trouver des filles plus belles que celles de leur pays. (...)

La plus belle Romni de Paris, Valentina, fut demandée en mariage. Et obtenue. Les Roms américains avaient sans aucun doute les moyens d'appâter le père de Valentina. Le mariage fut des plus grandioses. Toute la zone fut invitée. Et même les journaux de l'époque rapportèrent l'événement. On disait naturellement que les Roms d'Outre-Atlantique étaient les "rois des Roms d'Amérique". »<sup>17</sup>

Ce témoignage est éclairant sur plusieurs points : il permet tout d'abord de situer avec précision les participants au mariage dans le cercle des Rom kalderash et dans le fil des relations déjà établies entre les Rom d'Amérique et de Paris, dont Patrick Williams a observé l'organisation plusieurs décennies plus tard<sup>18</sup>. Les origines présumées et présentées à la presse à travers la mention récurrente de l'Afrique du Sud, qui est effectivement un territoire d'ancrage du groupe, contribue à la perception d'une géographie étendue qui participe à l'étourdissement recherché.

L'issue du mariage de Valentina et John Smith fait l'objet de plusieurs versions différentes. En avril 1939, le groupe stationne à Marseille près de l'hippodrome de Pont-de-Vivieux et s'apprête à embarquer pour l'Afrique du Sud. La presse annonce alors que « Le Gitan diamantaire ne peut emmener au Cap son épouse, la belle Valentina Rodriguez »<sup>19</sup>. Une image de presse dont la légende évoque « les ennuis du riche Sud-Africain qui épousa une Gitane » circule alors à travers toutes les grandes agences<sup>20</sup>. La mère de Valentina refuse que sa fille quitte l'Europe et porte plainte auprès de la police en arguant que la jeune fille est mineure

---

<sup>17</sup> Matéo Maximoff, *Dites-le avec des pleurs*, Romainville, Éditions Matéo Maximoff, 1990, p. 79.

<sup>18</sup> Patrick Williams, « Paris - New York. L'organisation de deux communautés tsiganes », *L'Homme*, vol. 25, n° 95, 1985, p. 121-140.

<sup>19</sup> « Le Gitan diamantaire ne peut emmener au Cap son épouse la belle Valentina », *Le Matin*, 9 avril 1939.

<sup>20</sup> Auteur inconnu (opérateur de l'Agence Keystone), « Les ennuis du riche du Sud-Africain qui épousa une gitane », ca. 1939, tirage de presse légendé, 13 × 18 cm, Archives de l'Agence Gamma-Rapha-Keystone.

et que le mariage n'a pas été enregistré par les autorités françaises<sup>21</sup>. Le chef de la Sûreté, qui doit alors « examiner la situation de toutes les personnes qui venaient pénétrer dans son bureau », découvre que Valentina Rodriguez et sa mère, de nationalité espagnole, n'ont pas de papiers en règle pour séjourner en France et les place en détention<sup>22</sup>. *Paris-Soir* rapporte sur le ton de l'ironie : « J'ai maintenant l'impression, a soupiré mélancoliquement M. John Schmidt, d'avoir mis 80.000 francs au Mont-de-Piété »<sup>23</sup>. Apparemment, les Smith finissent par quitter la France, sans Valentina.

Le témoignage de Matéo Maximoff diffère de celui de la presse quant à la raison du conflit qui succède aux noces. Il s'agirait, selon lui, d'un malentendu relatif au projet d'un second mariage : « Mais ces Roms ne s'arrêtaient pas là. Ayant obtenu Valentina – mais à quel prix ! –, ils voulaient maintenant obtenir d'autres filles car ils avaient avec eux d'autres fils qui n'entendaient pas retourner dans leur pays sans emmener une femme »<sup>24</sup>. Mais ils jettent leur dévolu sur une femme déjà mariée, déclenchant alors la colère des Rom de Paris. Selon Matéo Maximoff, Valentina serait repartie avec sa belle-famille : « Un an plus tard, on pouvait la voir vendre pour un dollar des fleurs dans les rues de New-York, pour rembourser à son beau-père les frais de son mariage »<sup>25</sup>. Cette mention indique que, derrière le simulacre du mariage de février 1939, de véritables alliances ont pu se nouer ou se dénouer sans que les détails soient connus : la mémoire collective, dont Matéo Maximoff rend compte à la fin des années 1980, conserve ainsi l'idée que Valentina, ayant quitté l'époux auquel elle était promise, dut rembourser le prix de la dot, peut-être pour légitimer une autre alliance.

Quelles que soient les véritables raisons de l'échec de ce mariage – si échec il y eut –, le témoignage de Matéo Maximoff éclaire les modalités d'alliances matrimoniales entre des collectifs rom à travers le monde. Ainsi que le rappelle Patrick Williams, il y a « des circonstances où les sociétés se donnent à voir. Lors d'une cérémonie de demande en

---

<sup>21</sup> « Une belle-mère gitane peut empêcher son gendre d'emmener sa femme en voyage au-delà des mers », *Paris-Soir*, 10 avril 1939.

<sup>22</sup> « Le Gitan diamantaire ne pourra emmener son épouse au Cap », *Le Populaire*, 10 avril 1939 ; « Le gitan diamantaire ne pourra emmener au Cap celle qu'il épousa selon le rite tzigane. Elle est en prison, pour défaut de papier d'identité... », *L'Œuvre*, 10 avril 1939 ; « Une singulière situation », *Le Bien public*, 12 avril 1939.

<sup>23</sup> « Valentina Valdès joue de malheur », *Paris-Soir*, 25 février 1939.

<sup>24</sup> Matéo Maximoff, *Dites-le avec des pleurs...*, *op. cit.*, p. 80.

<sup>25</sup> *Ibid.*

mariage, les Rom mettent en scène leur situation dans le monde »<sup>26</sup>. Ils mettent en scène leur situation à l'intérieur de leur groupe et au sein du monde rom, mais aussi vis-à-vis des non-tsiganes. Les mariages sont ainsi une façon de créer un lien avec d'autres familles et de se définir à travers cette relation. Les alliances entre familles permettent non seulement d'avoir un réseau familial solide et étendu, mais aussi de se définir et de se situer dans les jeux d'appartenance à l'intérieur du groupe rom auquel on appartient.

Se marier « ici » ou « là-bas » fait donc partie d'un calcul qui évalue les jeux d'alliance et la place que cela peut procurer à l'intérieur de la *vitsa* ou au sein de la sphère rom où les acteurs en présence sont connus. Un homme choisit de privilégier telle ou telle relation à un moment donné, « qui lui conférera la position qu'il souhaite dans le réseau dont il dispose, se donnant ainsi la possibilité de "voyager" à travers les structures sociales »<sup>27</sup>. Les alliances et les relations de pouvoir ne sont pas figées mais en mouvement permanent en fonction des circonstances extérieures et des dynamiques internes, provoquant ainsi d'incessants changements de configuration : « Jamais fermées sur elles-mêmes, les communautés apparaissent comme le lieu et le produit d'une composition qui est toujours en recomposition »<sup>28</sup>. À travers les mariages, les familles construisent un réseau social à l'échelle du monde et esquissent une cartographie qui suit celle des liens de parenté et des alliances. Ils instaurent ainsi un jeu complexe d'obligations réciproques, notamment financières, sur le temps long<sup>29</sup>. L'or tient une place centrale dans la constitution de ces liens par le biais du prix de la fiancée qui, jusque dans les années 1950, est le plus souvent payé en pièces d'or.

---

<sup>26</sup> Patrick Williams, *Mariage tsigane*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>29</sup> Werner Cohn, *The Gypsies*, Reading, Addison-Wesley Publishing Company, 1973, p. 49.

### Se marier « sur le pas de sa porte » ou « de l'autre côté du monde »<sup>30</sup>

Le simulacre de mariage qui se joue près de Paris en février 1939 mobilise toutes les composantes du « mariage tsigane » tel qu'il est véhiculé dans l'imaginaire collectif et tel qu'il apparaît dans les médias de l'époque. L'analyse de cette mise en scène permet d'observer les profondes différences qui séparent des images exogènes, produites par des reporters, d'une réalité anthropologique des pratiques matrimoniales dans les mondes rom. Le spectacle offert manifeste aussi un habile réemploi de pratiques matrimoniales transnationales installées sur le temps long de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle.

Dans les années 1970, Patrick Williams observe que la plupart des mariages dans la communauté kalderash de Paris se font au sein du groupe, plutôt qu'avec des Rom d'autres régions de France ou de l'étranger :

« L'endogamie résulte de la répétition des alliances : tout mariage, immédiat ou différé, devient alors un échange. Le réseau d'alliances, tissé depuis trente ans dans la communauté des Rom de Paris, est si dense que tout chef de famille qui donne une fille [...] en a déjà reçu (lui ou un de ses aïeux, de ses frères, de ses cousins) ou en recevra un jour une. »<sup>31</sup>

Les échanges sont équilibrés, ce qui garantit la stabilité des groupes. André Barthélémy observe le même phénomène parmi les Rom qu'il fréquente dans les années 1960 : « La plupart du temps, les mariages se font « à l'intérieur même du clan »<sup>32</sup>. Il note en particulier un nombre important de mariages entre cousins germains. Mais Williams précise que « l'endogamie n'est pas une règle [...] c'est une tendance » et « ce n'est pas le groupe qui contient une tendance à l'endogamie, mais la tendance à l'endogamie qui fonde le groupe »<sup>33</sup>. Les mariages permettent de renforcer les liens avec des familles alliées. La plupart cherchent

---

<sup>30</sup> Dans son récit d'une demande en mariage chez des Rom de Paris, Patrick Williams rapporte un débat sur les bienfaits de choisir des épouses « sur le pas de sa porte » ou « de l'autre côté du monde », voir Patrick Williams, *Mariage tsigane*, *op. cit.*

<sup>31</sup> Patrick Williams, « Paris - New York... », *op.cit.*, p. 130. Voir l'analyse transversale et l'étude précise de ces modalités de Leonardo Piasere, *Mariages romanès. Une esquisse comparative*, Firenze, SEID, 2016.

<sup>32</sup> André Barthélémy, « Le mariage chez les Tsiganes », *Monde gitan*, n° 3, 1967, p. 8.

<sup>33</sup> Patrick Williams, *Mariage tsigane*, *op. cit.*, p. 339.

donc des épouses parmi des familles bien connues, que l'on peut voir vivre « sur le pas de sa porte ».

Mais certaines familles n'hésitent pas à aller chercher des épouses pour leurs fils à l'autre bout du monde. Lorsqu'il s'agit de Rom étrangers, le prix de la fiancée semble plus élevé. L'anthropologue américaine Rena Gropper soulève un autre aspect lié au prix de la fiancée : il peut fluctuer en fonction des circonstances – la situation économique d'un pays par exemple – et il peut s'avérer plus intéressant d'aller à l'étranger pour y chercher des épouses<sup>34</sup>. La fluctuation de ce prix varie aussi en fonction de multiples autres facteurs qui relèvent parfois d'unions multiples engagées entre deux groupes familiaux qui élaborent des alliances sur le long terme, inscrites dans des stratégies au long cours<sup>35</sup>. La famille Smith, qui débarque en 1939 à Paris, depuis l'Afrique du Sud, est coutumière des unions transcontinentales. En 1929, des membres de ce grand collectif qui circule entre Europe, Afrique et Amériques, tout au long de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, débarquent à Belgrade. Décrits comme citoyens des États-Unis, originaires du Brésil mais ayant fait fortune dans le commerce de diamants en Afrique du Sud, ils viennent chercher des épouses pour plusieurs de leurs fils en âge de se marier. Accusés de traite des blanches, ils sont emprisonnés. Le consul américain de Belgrade, John Dyneley Prince, leur vient en aide et, en linguiste averti, en profite pour recueillir des bribes de romanès qu'il publie par la suite dans un article du *Journal of the American Oriental Society*<sup>36</sup>. Après plusieurs jours de détention, le groupe est finalement libéré et rentre à Johannesburg sans les épouses qu'il était venu chercher.

Ainsi, au fil des alliances, selon les circonstances et les interlocuteurs, certains liens de parenté sont privilégiés et d'autres distendus. L'organisation sociale des groupes rom apparaît comme particulièrement souple et en mouvement perpétuel : cette plasticité leur permet de s'adapter aux différentes situations et de se maintenir. Les mariages sont au cœur de ces recombinaisons permanentes, que ce soit en choisissant des épouses « sur le pas de sa porte » ou « de l'autre côté du monde », en décidant de renforcer certains liens et d'en rompre

---

<sup>34</sup> Rena Gropper, *Gypsies In The City*, New York, Darwin Press, 1975, p. 152.

<sup>35</sup> Voir Alain Testart, Valérie Lécrivain, Dimitri Karadimas, Nicolas Govoroff, « Prix de la fiancée et esclavage pour dettes. Un exemple de loi sociologique », *Études rurales*, n° 159-160, 2001, p. 9-34.

<sup>36</sup> John Dyneley Prince, « A Brazilian Gypsy Dialect », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 50, 1930, p. 139-143.

d'autres. Les alliances permettent de constituer un réseau familial étendu à géométrie variable et dessinent un monde réticulaire, une cartographie familiale en mouvement, propre à chaque groupe familial. Mais, au-delà de ces jeux d'alliance, les mariages font aussi l'objet de mises en scène pour les gadjé et revêtent alors d'autres enjeux.

### **Le mariage comme mise en scène de soi et du monde**

En 1930, les caméras de la British Pathé immortalisent dans la région parisienne les fiançailles de « véritables romanis originaires du lointain Caucase »<sup>37</sup>. Le court film d'une minute et trente secondes montre une scène tout à fait semblable à celle des noces de 1939 : sur un terrain vague où figurent, en arrière-plan, quelques maisons et immeubles emblématiques de la périphérie urbaine parisienne, plusieurs tentes sont dressées. À une première scène où tous dansent ensemble, succèdent des danses individuelles exécutées par plusieurs jeunes filles. Parmi les visages de cette assemblée, certains sont familiers puisqu'ils se retrouvent, quelques années plus tard, sur les clichés pris en 1939 lors du mariage de Valentina Valdès et John Smith. Si celui-ci a donné lieu à une couverture médiatique exceptionnelle, il ne constitue pas un cas unique et l'on recense de nombreux autres mariages qui s'apparentent à de véritables spectacles. Parfois montés de toutes pièces, de faux mariages sont organisés à l'intention des journalistes, photographes professionnels et amateurs, comme des simples curieux, et constituent pour les familles une bonne occasion de gagner un peu d'argent tout en se divertissant. Le motif du mariage se construit donc comme un double jeu : celui des familles rom qui mettent en scène des noces – véritables ou fictives – et celui des photographes, journalistes, cinéastes et artistes qui démultiplient le motif dans un jeu de miroirs étourdissant.

Les noces de Valentina Valdès et John Smith gagnent à être replacées dans un cadre plus large, tant sur le plan chronologique que spatial. Ainsi, ce mariage éclatant de 1939 incite à regarder au-delà. Il s'inscrit en effet dans une pratique globale de mise en scène des mariages chez les collectifs rom qui déploient, au cours de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, une circulation transcontinentale à travers le monde. Les noces de Valentina Valdès et John Smith nous invitent à une exploration au-delà de leur singularité et ouvrent la possibilité

---

<sup>37</sup> Auteur inconnu (opérateur de British Pathé), *Romance*, prod. British Pathé, 1930, 1 min 30 secondes, URL : <<https://www.britishpathe.com//video/romance>>.

d'esquisse d'une cartographie globale de mise en scène des mariages qui témoignent autant des stratégies matrimoniales que de l'habileté à tirer parti de la fascination suscitée.

À travers le monde, on observe en effet au cours de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, de nombreuses « noces éblouissantes » à l'image de celle Valentina Valdès et John Smith. Les fêtes se succèdent, les acteurs changent, même si certains figurants peuvent devenir des personnages récurrents, mais le décor reste le même, celui des périphéries urbaines en transition. Le scénario ne varie quasiment jamais et on ne change pas une recette qui gagne ! Les noces attirent une grande foule : le banquet, la musique et la danse tiennent une place centrale. Le lendemain, ou quelques jours plus tard, éclate un conflit opposant les deux familles, conflit qui se termine bien souvent devant la police puis au tribunal. La fête tourne court mais ses prolongements judiciaires font les délices de la presse qui couvre, de la même façon, les festivités et de supposées batailles rangées.

Sans qu'il soit possible de reconstituer avec précision le cours des événements, la presse évoque un conflit entre les Smith et un autre prétendant de Valentina qui aurait dénoncé cette dernière à la police concernant une absence de permis de séjour<sup>38</sup>. Alors qu'ils séjournent à Marseille en avril 1939, plusieurs mois après les noces organisées à Paris, les Smith se retrouvent à nouveau à la une de la presse :

« Hier, une nouvelle complication venait occuper la police. Le diamantaire déposait, au début de la matinée, une plainte en vol dans une valise déposée dans sa chambre d'hôtel, boulevard de La Major, d'une cassette contenant 200 livres papiers et trois bagues en or avec diamants. Il indiqua qu'il soupçonnait sa belle-fille d'avoir porté la cassette aux valeurs chez des parents logeant en roulotte au camp du quartier du Lazaret (boulevard de Paris). »<sup>39</sup>

---

<sup>38</sup> « Valentina Valdès joue de malheur », *Paris-Soir*, 25 février 1939 ; « Dénoncée par une tribu rivale la belle gitane Valentina Valdès est arrêtée », *Le Grand écho du Nord de la France*, 25 février 1939 ; « Le riche Sud-Africain avait payé cher une belle gitane », *Le Petit journal*, 25 février 1939 ; « Tromperie sur la marchandise », *Le Petit Bleu de Paris*, 26 février 1939.

<sup>39</sup> « Les suites d'un mariage à la bohémienne... La discorde règne entre la famille de la belle Valentina et celle de son mari le fils du diamantaire », *Le Petit Marseillais*, 10 avril 1939.

La police accompagne les Smith dans un campement où se trouvent les parents de Valentina à qui elle aurait confié la cassette volée : « Les gardiens de la paix furent malmenés par de jeunes gitanes et l'un des membres de la famille Smith dut, pour dégager les représentants de l'autorité, tirer un coup de revolver en l'air »<sup>40</sup>. À cette occasion, deux sœurs « se sont livrées à des actes de violence sur les agents de Police-Secours et les ont outragés, [elles] n'ont pas été mises en état d'arrestation à cause de leurs bébés qui ont besoin de leurs soins. Elles feront cependant l'objet de poursuites »<sup>41</sup>. Le rapport journalier de la police de Marseille indique effectivement, le 9 avril, qu'une « dame John [...], diamantaire de passage à Marseille a porté plainte [suite au vol] d'un collier de 12 pièces de 20 dollars en or valant 1.500 francs environ »<sup>42</sup>. Il est également précisé, dans le cadre de cette plainte, l'arrestation de deux femmes désignées comme « Gitanes », ainsi que celle d'un homme ayant tiré un coup de feu sur la voie publique.

Cet homme répond au nom de Stephen Stirio, qui serait relié à John Schmitt. Il appartient à un grand collectif rom qui circule à travers le monde depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Originaire de l'empire ottoman, ce groupe d'une centaine de personnes débarque en 1886 à Londres et, à partir de là, voyage sur divers continents, notamment en Australie et en Amérique du Nord<sup>43</sup>. En 1909, des membres du collectif Sterio s'installent à Peterborough, petite ville de l'Ontario, au Canada. La police locale les maintient en détention pendant une semaine de façon tout à fait arbitraire. Les hommes sont en prison, tandis que les femmes, les enfants et les hommes les plus âgés sont installés dans un campement en bordure de la ville<sup>44</sup>. Le registre de la prison de la ville indique effectivement la détention de plusieurs familles et,

---

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 4 M 180, Rapport journalier du commissariat de police de Marseille, 9 avril 1939.

<sup>43</sup> Adèle Sutre, « Itinéraires tsiganes dans les archives. Une histoire des circulations familiales romani à travers le monde au début du XX<sup>e</sup> siècle », in Ilsen About et Marc Bordigoni (dir.), *Présences tsiganes. Enquêtes et expériences dans les archives*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2018, p. 289-307 ; Adèle Sutre, « "It would keep out the Gypsies". La mise en place de politiques migratoires en Australie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au prisme d'un événement », in Paolo Militello, Melania Nucifora (dir.), *Frontiers, Migrations and Anchorings*, Palerme, Palermo University Press, 2018, p. 177-187.

<sup>44</sup> « 60 Gypsies Captured and put in Peterboro Jail », *Toronto Star*, 22 juin 1909 ; « Gypsies are Confined in Jail », *Peterborough Times*, 22 juin 1909 ; « Gypsies are Undesirable », *Peterborough Review*, 24 juin 1909.

parmi elles, des Sterio et des John<sup>45</sup>. Leur arrivée cause l'émotion de la petite ville et des dizaines d'habitants leur rendent visite. La presse locale consacre quotidiennement des articles à ces visiteurs qu'elle considère comme une « attraction sensationnelle ». Le photographe local, Fred Roy, se saisit de l'opportunité : il se précipite dans le campement pour immortaliser le groupe<sup>46</sup>. Dès le lendemain, ses clichés sont à vendre sous forme de cartes postales. Un procès a lieu le 28 juin devant un public très nombreux : tous sont libérés mais condamnés à de lourdes amendes pour avoir stationné en bord de route et doivent quitter la ville immédiatement<sup>47</sup>.

Mais, dès le lendemain du jugement, ils demandent à rester plus longtemps à Peterborough pour y célébrer un mariage : celui de leur « reine » Rosie. Au cours de la semaine, les visiteurs se succèdent dans le campement, de même que journalistes et photographes qui n'hésitent pas à payer femmes et enfants pour prendre des photographies ou obtenir des informations. L'organisation d'un mariage leur permet ainsi de rester plus longtemps sur place pour continuer à profiter de cette manne. Ils obtiennent finalement l'autorisation de demeurer trois jours supplémentaires pour célébrer ce mariage. La famille du marié loue le Parc des Expositions de la ville et demande à la police de maintenir l'ordre parmi les curieux. L'orchestre du 57<sup>e</sup> Régiment est chargé de la musique. La fête dure trois jours<sup>48</sup>.

Le journaliste du *Peterborough Review* est persuadé d'avoir assisté à un véritable mariage tsigane mais déplore cependant de n'avoir pu obtenir aucune information sur cette célébration qui reste, pour lui, un mystère. Ses confrères ne sont pas mieux informés et plusieurs soulignent le fait que personne n'ait véritablement pu observer la cérémonie de mariage. Les reporters dépêchés sur place ne sont pas certains de ce à quoi ils viennent d'assister et chaque personne interrogée leur livre une histoire différente. L'une des jeunes

---

<sup>45</sup> Archives Publiques de l'Ontario, RG 20-89-1, RG 4-32, Attorney General Central Registry Criminal and Civil Files, Peterborough Jail Register.

<sup>46</sup> « Snap Shots of the Gypsies », *Peterborough Examiner*, 22 juin 1909 ; « Gypsy Captives are a Picturesque Lot », *Peterborough Examiner*, 22 juin 1909.

<sup>47</sup> « Gypsies were heavily fined Promised to leave the City », *Peterborough Examiner*, 29 juin 1909.

<sup>48</sup> « A Real Gypsy Marriage Was Celebrated This Afternoon », *Peterborough Review*, 30 juin 1909 ; « Gypsies' Great Preparations For Celebration Of Wedding », *Peterborough Examiner*, 30 juin 1909.

filles finit par confier à un journaliste qu'il n'y a pas eu de mariage mais qu'ils voulaient juste s'amuser. Le *Peterborough Times* semble confirmer cette version en publiant un article intitulé « *There Was A Hot Time In Town Last Night. The Gypsy Wedding* » (Une grande agitation eut lieu en ville hier soir. Un mariage tzigane) mais en précisant un peu plus loin n'avoir aucune idée ni du lieu ni du moment auquel le mariage a bien pu avoir lieu<sup>49</sup>.

Les deux familles quittent finalement Peterborough et s'installent à Hull et Ottawa, les deux villes qui se font face de part et d'autre de la rivière des Outaouais. Un conflit éclate entre les deux groupes. Accusations de kidnapping et de vols d'or et de bijoux se succèdent. Des plaintes sont déposées en cascade par les deux camps, jusqu'à paralyser les tribunaux de Hull et Ottawa<sup>50</sup>. L'un des habitants de Peterborough, appelé à témoigner, raconte que les Sterio ont organisé une nouvelle fête à Hull, sur le terrain de baseball : « C'était quelque chose de semblable à ce qui s'est passé à Peterborough et l'entrée était de 10 cents. À Peterborough, on raconte qu'ils organisent ce genre de cérémonies dans toutes les villes qu'ils visitent »<sup>51</sup>. Finalement, hormis quelques amendes pour des délits mineurs, les principales charges d'accusation sont abandonnées. Le juge estime n'avoir pas de preuve suffisante<sup>52</sup>.

Le cas de Peterborough illustre la façon dont les mariages peuvent être utilisés comme des moments de représentation et de mise en scène de soi à l'intention des curieux. Exploitant la fascination qu'ils suscitent, certains collectifs rom en font ainsi une ressource financière. Mais les conflits qui s'ensuivent et la paralysie des tribunaux engendrée par des plaintes en cascade peut avoir des effets néfastes, ainsi que le remarque Patrick Williams lorsqu'il compare les mariages de communautés rom à Paris et New York :

« Certains Rom cherchent parfois à s'appuyer sur l'autorité non tzigane pour l'emporter dans un conflit qui les oppose à d'autres Rom. Tous les témoignages, tant ethnologiques que journalistiques, font état des stratégies extraordinairement

---

<sup>49</sup> « *There Was A Hot Time In Town Last Night. The Gypsy Wedding* », *Peterborough Times*, 1<sup>er</sup> juillet 1909.

<sup>50</sup> « *Gypsies Involved In A Case At Ottawa* », *Peterborough Examiner*, 20 juillet 1909 ; « *Rosie Back Again* », *Peterborough Examiner*, 30 juillet 1909.

<sup>51</sup> « *Home Again After Attending The Trial Of Gypsies In Ottawa* », *Peterborough Examiner*, 10 août 1909.

<sup>52</sup> « *Gypsy Cases Have Been Dismissed* », *Peterborough Examiner*, 12 août 1909.

compliquées et impliquant l'intervention de la police, que les Rom mettent en œuvre. Cette pratique a parfois des conséquences néfastes pour la collectivité : les autorités officielles, lassées d'être sollicitées en tous sens dans des affaires où elles ne comprennent pas grand-chose, finissent par adopter une attitude hostile. »<sup>53</sup>

En 1934, des membres du collectif Sterio célèbrent un mariage au nord de Melbourne. Selon la presse, le couple se serait rencontré sur le bateau pour l'Australie mais les familles voyageaient déjà précédemment ensemble en Angleterre et au Canada. La fête se transforme vite en bataille rangée et la police doit intervenir : plusieurs hommes sont blessés. Des plaintes sont déposées pour les vols de deux voitures canadiennes et de plus de 400 livres en devises canadienne, anglaise et sud-africaine. Selon un rapport de police, une famille accuse l'autre de lui avoir volé de l'argent et une bague avec un diamant<sup>54</sup>. Le tribunal de la ville de Shepparton est chargé de régler le conflit entre les familles qui s'accusent mutuellement de vols et de coups et blessures. En 1938, une affaire similaire a lieu à Sydney avec les mêmes protagonistes. La presse suit avec enthousiasme le procès haut en couleurs<sup>55</sup>.

L'organisation de ces fêtes peut également s'intégrer dans des stratégies d'occupation de l'espace : l'événement permet de repousser l'échéance d'une expulsion. En 1908, une trentaine de familles en provenance d'Amérique du Sud et du Nord s'installe dans la banlieue de Boston, à Jamaica Plain, sur un terrain qu'ils louent<sup>56</sup>. Forcés de quitter leur campement et de s'installer un peu plus loin, ils sont rapidement menacés d'expulsion par la municipalité. Pour gagner du temps, ils décident d'organiser un mariage dont ils repoussent continuellement la date en prétextant qu'un mariage tsigane ne peut avoir lieu que par beau temps. Le groupe attend donc l'arrêt de la pluie<sup>57</sup> ! Les journalistes se précipitent sur place et

---

<sup>53</sup> Patrick Williams, *Mariage tsigane*, *op. cit.*, p. 133.

<sup>54</sup> National Archives of Australia, B 13, File 1934/20039, General and Classified Correspondence, Charges Against Gypsies, 7 novembre 1934.

<sup>55</sup> « Man Slashed During Brawl In Gypsy Camp », *Sun*, 5 novembre 1934 ; « Gypsies in Court », *Sydney Morning Herald*, 7 juillet 1938.

<sup>56</sup> « Gypsies Ordered to Quit City in a Week », *Evening Boston Herald*, 15 août 1908.

<sup>57</sup> « Youthful Gypsy Lovers' Wedding is Postponed », *Boston Post*, 18 août 1908 ; « No Gypsy Wedding Until Sun Shines », *Boston Herald*, 18 août 1908.

publient de nombreux articles illustrés de photographies<sup>58</sup>. Plusieurs se réjouissent d'avoir obtenu l'exclusivité du reportage sur le mariage en échange d'un dollar donné à un certain Steve John. Quelle n'est pas leur surprise – et leur déconvenue – lorsqu'ils comprennent qu'ils sont très nombreux à avoir obtenu une telle « exclusivité ». Dans le campement, ils sont sollicités pour rencontrer les fiancés contre une rétribution : de multiples jeunes filles se prêtent au jeu et chaque journaliste interroge « sa » fiancée ! En échange de quelques pièces, les femmes disent la bonne aventure et tous posent pour les photographes. À la fin de la journée, les visiteurs quittent le campement, étourdis : « ne sachant pas ce qui s'était passé, ni même si cela s'était passé. Mais pourtant, si, car voilà les images »<sup>59</sup>. Ce mariage fait vraisemblablement partie d'une stratégie pour prolonger leur séjour : après avoir demandé un délai pour célébrer le mariage, puis pour attendre le beau temps, ils prétextent une histoire de vol pour rester le temps de l'enquête de la police. Cette stratégie d'attente se double d'une grande habileté à tirer des avantages financiers de la curiosité suscitée.

Quelques semaines plus tard, un second mariage a lieu. Steve John sert à nouveau d'intermédiaire pour les journalistes et les curieux. Des membres de la *Gypsy Lore Society* se rendent sur place et décrivent la fête :

« Les Tsiganes ont fait un tel "spectacle" du mariage que l'on soupçonne qu'il s'agisse d'une cérémonie bidon destinée à attirer dans le campement des visiteurs à qui l'on demande de petites sommes à chaque étape. (...) Il faut payer pour l'entrée dans le campement, pour pouvoir y rester une fois qu'on est entré, pour se faire dire la bonne aventure, pour prendre des photographies, pour se faire désigner (généralement à tort) le jeune couple et même le marié qui, lorsqu'on lui adresse la parole, répond "Je parle pour vingt-cinq cents" ». <sup>60</sup>

---

<sup>58</sup> University of Liverpool, Sydney Jones Library, Archives de la Gypsy Lore Society (désormais GLS Archives), SMGC A6, Scott Macfie Gypsy Collection, Lettres de James A. Spalding à Macfie, 1908.

<sup>59</sup> « "Gif Me Nickel", The Constant Cry », *Sunday Herald Boston*, 23 août 1908.

<sup>60</sup> GLS Archives, SMGC A6, *Scott Macfie Gypsy Collection*, Lettre de William MacLeod à Scott Macfie, s.d. ; William Macleod, « A New World Gypsy Camp », *Journal of the Gypsy Lore Society*, vol. 3, n° 2, 1909, p. 88.

Ce second mariage est très probablement authentique, il s'agit de celui de Steve Kaslov qui devient un leader rom de la communauté new-yorkaise au cours des années 1920 et 1930. Cela n'empêche pas les familles de tirer parti financièrement de la fête.

En 1925, son frère, Frank Kaslov, alors veuf, décide de se remarier et se rend en Europe pour y chercher sa deuxième épouse. Son départ des États-Unis est mis en scène et largement commenté par la presse<sup>61</sup>. Il embarque à New York, accompagné sur le quai par la foule. De jeunes enfants rom agitent de petits drapeaux américains. Un groupe entonne une chanson en romanès et certains se lancent dans « une version romani du Charleston ». Un diplomate italien doit embarquer sur le même bateau. L'agitation créée par les familles venues saluer leur « roi » effraie son service de sécurité et il faut leur expliquer qu'il ne s'agit que du « roi des Tsiganes américains qui embarque sur le Mauretania pour épouser une princesse tsigane européenne »<sup>62</sup>. Un journaliste interroge Frank Kaslov au cours de la traversée qui raconte vouloir se rendre en France, en Italie, à Constantinople et au Caire. Il a prévu de se marier à Venise et l'union doit être célébrée par le consul américain<sup>63</sup>. Le *New York Times* s'étonne qu'un homme « se mette en route pour des contrées lointaines à la recherche d'une fiancée romani pur-sang » et trouve cela « plutôt sensationnel ».

La presse française fait le récit des aventures de Frank Kaslov à travers la France, de Saint-Ouen à Bordeaux :

« C'est un véritable roman-cinéma qui vient d'avoir son dénouement à Bordeaux.

Il y a quelques mois, un Américain nommé Frank Kaslov, faisait la connaissance à Milan d'une famille de chaudronniers ambulants, originaires de Grèce (...). Ces nomades, du nom de Christon, pauvres en apparence, vivaient largement. Kaslov séduisit Mme Christon. Celle-ci déroba 50.000 liras à son mari et de nombreux bijoux. Les deux amants se rendirent en auto à Marseille où ils se marièrent en hâte au consulat américain. (...) Ils s'embarquèrent pour l'Amérique.

---

<sup>61</sup> « U.S. Gypsy King Sails in Search of Royal Queen », *Milwaukee Sentinel*, 26 novembre 1925 ; « American Gypsy King Seeks Bride in Europe », *New York Times*, 17 janvier 1926 ; « Gipsy Monarch Goes to Europe Seeking Queen », *St. Petersburg Times*, 18 février 1926.

<sup>62</sup> « Wailing Goodbye to Gypsy King Makes Italian Envoys Creepy », *The Brooklyn Daily Eagle*, 25 novembre 1925.

<sup>63</sup> « American Gypsy King Seeks Bride in Europe », *New York Times*, 17 janvier 1926.

Malade, l'ex-Mme Christon exprima dernièrement le désir de revoir ses enfants. Kaslov s'embarqua aussitôt pour l'Europe. Il retrouva la famille Christon à Saint-Ouen et put s'entretenir avec les enfants, à l'insu de leur père. Il les engagea vivement à s'embarquer avec lui pour rejoindre leur mère. Prévenu au dernier moment par un de ses fils, M. Christon avertit le consulat de Grèce et la police.

Kaslov a été arrêté à Bordeaux dans un des plus grands hôtels de la ville. On se demande quel est le passé de ce mystérieux Américain qui est cousu d'or. »<sup>64</sup>

Lorsque Kaslov rentre aux États-Unis, accompagné de sa femme d'origine gréco-russe, la presse salue leur retour et une foule les accueille sur le quai à New York<sup>65</sup>.

Les mariages des deux frères, Steve et Frank, correspondent aux deux modalités d'alliances matrimoniales évoquées précédemment : se marier « sur le pas de sa porte » ou « à l'autre bout du monde ». C'est ainsi que les Kaslov tissent un réseau social dense comprenant des familles qu'ils fréquentent régulièrement et avec lesquelles ils voyagent en Amérique du Nord, mais aussi des familles plus lointaines de Rom européens. Les archives départementales de Gironde révèlent le passage à Bordeaux de nombreuses familles rom originaires de Grèce et de Russie à l'automne 1926 lorsque Frank Kaslov y séjourne<sup>66</sup>. Certaines d'entre elles seront d'ailleurs présentes en 1939 à Saint Ouen pour célébrer le mariage de Valentina et John Smith. Au fil des mariages, au cours de toute la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, se dessinent ainsi des itinéraires croisés de groupes familiaux à travers le monde qui font apparaître une cartographie de fêtes toutes plus *éblouissantes* les unes que les autres qui révèlent en filigrane des façons d'être au monde et de se marier mais aussi de profiter de la fascination et de la curiosité des gadjé en produisant une ressource qu'elle soit financière ou spatiale.

---

<sup>64</sup> « Une mystérieuse histoire », *Le Gaulois*, 7 janvier 1927 ; « Le mari était au rendez-vous ! », *Comœdia*, 7 janvier 1927 ; « Quel est ce mystérieux Américain cousu d'or ? », *Ouest-Éclair*, 7 janvier 1927 ; « Un roman gréco-américain », *Journal des débats politiques et littéraires*, 8 janvier 1927 ; « Les aventures d'une bohémienne et d'un Américain », *L'Homme Libre*, 9 janvier 1927.

<sup>65</sup> « New Gypsy "Queen" Here on Leviathan », *New York Times*, 27 avril 1926.

<sup>66</sup> Archives départementales de Gironde, 4 M 280, 4 M 284, 4 M 297, 4 M 298, Police administrative, Nomades : notices individuelles, 1920-1939.

## Conclusion

Le contexte dans lequel est organisé le mariage de Valentina Valdès et John Smith ne peut être entièrement ignoré pour tenter d'en saisir la signification. La montée des périls à la veille de la Seconde Guerre mondiale et les tensions grandissantes qui pèsent sur les migrants et les circulations internationales nécessitent d'évaluer les conditions d'un possible éloignement de l'Europe, le choix de nouveaux itinéraires ou la nécessité de constituer de nouvelles alliances, non pas matrimoniales mais entre diverses *vitsa* peut-être. Cette réunion de plusieurs collectifs venus de loin autour du cœur dynamique des *Rom parižoske* (Rom de Paris) s'explique peut-être par la nécessité de renouer des liens, échanger et partager les savoirs qu'il conviendra de mobiliser le moment venu. Le trajet parcouru entre Paris et Marseille, port international et porte maritime vers de lointaines destinations, ne semble pas le fruit du hasard. Il manifeste l'étude des conditions d'un départ collectif et peut être mis en relation avec le témoignage de Matéo Maximoff qui évoque les conditions dans lesquelles les *Rom parižoske* tentent de gagner le sud de la France plusieurs mois après les noces fictives de Valentina Valdès et John Smith, après l'entrée en guerre<sup>67</sup>.

Tel un signe peut-être, une image de ce mariage se retrouve après le conflit mondial pour illustrer l'un des très rares articles parus dans la presse européenne en 1945 à propos du sort des « Tziganes opprimés »<sup>68</sup>. Le portrait de Denise Bellon d'une jeune femme et de son enfant, non loin du bistrot A Picolo, en janvier 1939, devient le symbole d'une déflagration qui entraîna la dislocation des mondes rom en Europe durant la Seconde Guerre mondiale. Ce portrait indique cependant en creux une autre signification. Face aux oppressions multiples et à l'hostilité des sociétés majoritaires, en Europe et dans le reste du monde, de nombreux collectifs rom élaborent des stratégies de résistance et de contournement. Certaines comprennent la dissimulation ou l'adoption de noms d'emprunt destinés à confondre les autorités et de multiples autres procédés qu'il reste à explorer. D'autres stratégies prévoient d'éblouir l'environnement extérieur et de rechercher toute forme d'alliance, même occasionnelle avec des agents de l'autorité, des interlocuteurs variés, des photographes et de multiples intermédiaires pour renforcer une notoriété qui pourra être mobilisée à l'occasion. Mais cette notoriété pouvait aussi servir d'autres buts et permettre de constituer un capital

---

<sup>67</sup> Matéo Maximoff, *Routes sans roulettes*, Romainville, Éditions Matéo Maximoff, 1993.

<sup>68</sup> Imre Gyomai, « Tziganes opprimés », *Regards*, n° 17, 15 septembre 1945, p. 4-5.

Ilse About, Adèle Sutra,  
« Des noces éblouissantes. Ethnographie historique d'un mariage rom à Paris en 1939 »,  
*Études tsiganes*, n° 74, 2023, p. 30-59.

multiple (culturel, social et économique) qui offrait les moyens de choisir le degré de visibilité souhaité en fonction des circonstances. Dès lors, se montrer à l'excès pouvait devenir, parfois, une façon de mieux se faire oublier.